

Patrice Robin

Les Muscles

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Si on était désincarné ou
suffisamment chétif pour rester en
deçà du seuil de résolution d'un
œil normalement constitué, je
n'aurais jamais rien pu tenter.
Mais il y a le corps.*

Pierre Bergounioux

à mon père

LES EFFORTS

Bras, épaules, pectoraux

Le petit Victor plongea vers le sol. Pour cinq pompes. Qu'il fit. En prenant son temps et soufflant bien. Le lendemain, il en tenta huit, échoua sur la septième. Le troisième et le quatrième jour, il frôla les neuf. Le sixième, il atteignit dix, fut d'un bond sur ses pieds et leva les bras au ciel. Au bout de deux semaines, plafonnant à dix, il les enchaîna, tantôt à toute vitesse, tantôt au ralenti. Recommença les jours suivants, mais en changeant de rythme une fois sur deux. Et continua ainsi. Toujours improvisant. Le lundi sur les poings, le mardi doigts tendus. À genoux, les jours de grande fatigue. En nage papillon ceux de grande forme : départ fesses en l'air, plongeon vers le sol, passage à la verticale des épaules, menton rasant le parquet

et remontée vers l'avant en poussant très fort. Les mêmes, en sens inverse. La série du début, mais pieds posés sur une chaise. Et deux ou trois fois les meilleures, tête en bas, en équilibre le long d'un mur, avec tout le poids du corps sur les bras. Deux mois durant, il fit tout ça. Juillet et août. Et le dernier jour des grandes vacances, un samedi, comme tous les samedis, le camion du livreur de gaz déboucha au sommet de la place.

Pendant un quart d'heure, Victor admira. Le livreur immense juché sur la remorque, ses épaules de géant se découpant dans le grand soleil. Les bouteilles pleines lâchées de plus d'un mètre de haut, heurtant violemment le sol. Les vides ensuite, jetées dans le camion, frappant, roulant, résonnant, l'orage de métal. Le camion démarrant enfin, grondant, puis s'éloignant, dans un grand bruit de ferraille. Un instant plus tard, dans le silence revenu, le père de Victor sortit sur la place, en sifflotant, posa sa main sur la première bouteille, qu'il empoigna, souleva et emporta vers le garage. Victor ne bougea pas. Pendant quelques minutes, observa son père, sa flexion des genoux, son cri sourd à l'instant de l'effort et son coup de reins final. Puis il laissa tomber ses bras le long de

son corps, souffla très fort, gonfla la poitrine, s'avança et posa à son tour la main sur une bouteille. Qu'il tenta, pendant trois minutes entières, de soulever, d'une main, des deux, en pliant les genoux, donnant des coups de reins, en tirant, déséquilibrant, et poussant des cris sourds enfin. De moins en moins sourds. Au point que son père, lors d'un passage, pris d'inquiétude peut-être, l'écarta sans ménagement d'un « Pousse-toi de là sardine ! » qui le laissa sans voix. Le soir, il mangea du bout des lèvres puis s'enferma dans sa chambre. OÙ, pendant une heure, il grogna, insulta en silence la terre entière et envoya valdinguer plusieurs fois son traversin sur le plancher. Chaque fois d'un coup de poing rageur. Et de la part de la sardine.

La première semaine d'octobre, trois événements, coup sur coup, ravivèrent sa blessure. Un cours d'anglais d'abord, le vendredi, consacré aux muscles – *muscles* –, où sa réussite, dix sur dix en vocabulaire, fut balayée par le triomphe en travaux pratiques de deux athlètes du fond de la classe paradant derrière leur pupitre relevé, chemises largement échanrées et manches hautement retroussées. Un film au cinéma de la petite ville ensuite, le

dimanche suivant, où Charlton Heston dans *Ben Hur* remporta, à la seule force de ses bras d'acier – *iron arms* –, la plus belle course de chars de toute l'histoire du septième art. Une photo à la page sport du journal local enfin, le lundi, de son ami Gilles en maillot de bain – *big épaules and beautiful pec.* –, debout au bord d'une piscine, une médaille autour du cou. Le troisième coup fut de loin le plus rude puisqu'en une journée le père de Victor fit admirer la photo du champion à une bonne dizaine de clients et qu'à partir de ce jour il ne parla plus de Gilles qu'avec des majuscules. Victor se remit aux pompes. Et, dès qu'il en eut la force, augmenta les doses.

La veille de Noël, pour remplacer la vendeuse partie en vacances dans sa famille, il fut appelé en renfort au magasin. Ce vendredi 23 décembre, jour de marché, fut pour lui mémorable. La saison du fil de fer battait son plein. Les paysans profitaient de l'hiver pour refaire leurs clôtures. Victor posait le rouleau sur le comptoir, se décontractait le bras et l'épaule, dégageait la petite poignée, la saisissait paume vers le sol, prenait une longue inspiration, bandait ses muscles, cambrait les reins et soulevait. Une fois du bras

droit, une fois du bras gauche. La lourdeur de l'objet, ajoutée aux dix mètres à parcourir jusqu'à la voiture du client, avec au passage trois marches à descendre, l'exercice était une bénédiction pour les muscles du torse. Il y eut des clients-fil de fer jusqu'au soir. Une douzaine en tout. Sa plus belle livraison : six bottes qu'il porta en trois fois deux. Le dernier parcours fut un supplice, mais il tint bon. Ce vendredi soir, avant le dîner, il entra dans la chambre de ses parents et se posta, torse nu, devant la glace de l'armoire. Où, miracle, il crut apercevoir soudain Charlton Heston, ses bras, ses épaules, et surtout, larges, élégants, racés, ses pectoraux puissants, moulés dans la cuirasse. La joie le submergea et en silence, entre le lit et l'armoire, il se fit, ce soir-là, un véritable festival, d'épaules carrées, de biceps gonflés et de pectoraux contractés, de face, de profil, de trois quarts, bras tendus et poings serrés le long du corps, ou encore mieux, mains jointes à la hauteur du sexe, paumes vers le sol. A partir de ce jour et pendant plusieurs semaines, il ajouta à ses pompes quotidiennes de longs séjours au magasin, à tel point que ses parents durent parfois le chasser vers les devoirs du soir. Et quand, au début des vacances de février, il insista auprès

d'eux pour les aider encore, ils se demandèrent sérieusement si la vocation de commerçant ne lui était pas brutalement tombée dessus. Il ne pensa durant ces deux semaines que kilos de pointes vidés dans la balance, chaînes à vaches traînées sur le macadam, brouettes poussées péniblement sur la place, lourds étaux, rouleaux de grillage insaisissables, et ferrailles de toutes sortes. Et quand il revint à l'étude, début mars, ce fut pour rêver de cartables blindés, chargés jusqu'à la gueule de stylos en acier, cahiers en fonte et livres en plomb.

Le père de Victor racontait souvent les exploits de son propre père, Irénée le forgeron, sa force légendaire, le respect qu'elle inspirait cinquante kilomètres à la ronde. Il se vantait aussi, en repliant ses bras et serrant ses poings sur sa poitrine, d'avoir tenu, lui-même sans faillir, dans sa jeunesse, les pattes des chevaux amenés à ferrer. Une fois, la forge était apparue en rêve à Victor. C'était l'heure de midi. Un enfant jouait sur le seuil. À l'intérieur, cinq hommes riaient autour d'un établi. Une bouteille de vin rouge, à moitié vide, luisait doucement dans le soleil, au milieu d'un nuage de fines particules de poussière. Un

homme, vêtu d'un tablier de cuir brun, manches de chemise retroussées sur d'épais avant-bras, avait soudain posé son verre, s'était détaché du groupe et était allé jusqu'à la grosse enclume. Qu'il avait soulevée. Sans sourciller. L'instant d'après, l'homme se tenait au milieu de la cour, debout, l'enclume serrée contre son ventre, souriant, dans le soleil. Autour de lui, les hommes applaudissaient. Et dans le grand ciel bleu montait l'angélus.

Chaque jour, Victor s'observait dans la glace de l'armoire. Il crut remarquer un soir une légère atrophie du côté de son biceps gauche. S'approcha. Son impression se confirma. Il s'approcha encore. Décela cette fois un déséquilibre aussi au niveau des épaules, toujours à gauche. Il inspira profondément, bloqua sa respiration. Il y avait, en plus, sous le pectoral, gauche encore, une espèce de brisure, un léger pincement. Il relâcha sa respiration et remit sa veste de pyjama. Fut, les jours suivants, très déprimé. Cette atrophie était comme un trou noir par où toute sa force allait s'enfuir. Il ne serait toujours, quoi qu'il fasse, qu'une demi-portion. Un soir, alors que, du fond de son lit, il envisageait sérieusement l'abandon, lui revint en

mémoire cette histoire qu'on lui avait racontée plusieurs fois au sujet de sa naissance, le cordon ombilical passé autour de son cou, le côté gauche de son visage tout bleu. Il fut debout en une seconde. Le côté gauche du visage et probablement tout le côté gauche du corps ! Et ça n'était pas l'oxygène de la forge familiale, toute proche, qu'on lui avait donné à respirer, ni les massages côté cœur, côté gauche encore !, qu'on lui avait faits pour le sortir d'affaire qui avaient suffi à réparer les dégâts. Sans doute cela les avait-il simplement limités. En tout cas, maintenant, il savait. Le problème était scientifique. Il lui fallait donc, pour le résoudre, trouver une solution scientifique. Et la science du muscle, à cette époque, n'avait qu'un nom, un seul : Robert Duranton.

Duranton était un ancien champion de catch qui, retiré des rings, avait mis au point, et sur le marché, une méthode de musculation en six mois. La plus efficace et la plus rapide du monde, claironnait régulièrement la publicité à la page sport du journal local. Le résultat qu'il affichait lui-même en chair et en muscles, était impressionnant. Et pour ce qui préoccupait Victor, la parfaite symétrie des bras, épaules et pectoraux, c'était

impeccable. Le coût des six mois dépassant largement ce qu'il possédait en tirelire, Victor commanda, pour commencer, les trois premiers mois d'exercices. La grande et belle enveloppe arriva quinze jours plus tard, pendant les vacances de Pâques. La méthode semblait sérieuse. Pas un muscle n'était oublié. Victor en découvrait même : des obliques, des jumeaux, des trapèzes, des deltoïdes, et encore plus fort que les biceps et triceps, des quadriceps. Il apprit en outre que les pectoraux n'étaient pas deux, comme il le croyait, mais quatre, deux de chaque côté, le grand et le petit pectoral. Et que l'on ne travaillait pas tout ça, debout, en soulevant de lourdes charges, mais couché, avec des haltères et des barres, de petite dimension pour commencer. L'important étant de faire des séries, d'établir des progressions. Victor décida d'établir sa salle de musculation au garage, où il trouverait, dans ce qui servait de réserve à la quincaillerie, tout le matériel nécessaire à ses exercices, marteaux et autres lourds outils.

Le premier soir, il sortit de sa chambre dès que ses parents eurent fermé la porte de la leur. Le ciel était dégagé et la lune éclairait largement le garage à travers le grand vasistas. Sans allumer la

lumière, pour ne pas attirer l'attention du voisinage, il se dirigea jusqu'à l'établi, où il trouva sans difficultés la lampe électrique dont son père se servait de temps à autre pour fouiller dans les coins obscurs. À la lueur de cette lampe, il alla jusqu'aux étagères, où il choisit deux gros marteaux, qu'il soupesa et disposa tête-bêche. Puis, tenant solidement les manches dans sa main, il les leva au-dessus de sa tête, plusieurs fois. Dans la demi-obscurité du garage, l'illusion était parfaite. Les haltères de Duranton, reproduits sur sa méthode, n'étaient pas mieux dessinés. Il repéra aussi, dans un coin, au milieu des outils et ferrailles diverses que son père avait ramenés de la forge, quand celle-ci avait fermé, un cylindre en fonte d'environ un mètre de long. En attendant de s'y attaquer, il décida que les essieux de roue de brouette, plus légers, feraient l'affaire. Après avoir mis de côté une vieille bâche qui lui servirait de tapis de sol, une bougie et une boîte d'allumettes, il éteignit la lampe électrique et resta un moment immobile au milieu du garage, contemplant, à la simple clarté de la lune, son nouveau domaine. Il allait devenir ici un homme fort. Avec des épaules si larges, des bras si épais et des pectoraux si puissants que Gilles et Ben Hur réunis n'auraient qu'à bien se

tenir. Il s'entretint avec Messala cette nuit-là, dans une ruelle de Jérusalem, de choses graves, et quand ils se donnèrent l'accolade d'adieu au petit matin, Victor sentit ses pectoraux rouler sous la cuirasse, en deux belles vagues parfaitement et totalement égales.

Victor était né onze ans plus tôt, à vingt-deux heures précisément. Chaque soir, aux environs de cette heure-là, il entrait dans la nuit froide du garage et s'arrêtait sur le seuil, avec l'envie soudaine de rebrousser chemin, de retourner vers la tiédeur de ses draps. Mais chaque soir, une force venue il ne savait d'où le poussait vers l'avant. Un instant plus tard, étendu sur la toile rêche, dans la lueur de la bougie posée sur l'établi de son père, deux essieux en travers de la poitrine, il fermait les yeux. Et là, dans le silence de la nuit, il laissait venir à lui ceux qui l'avaient précédé, ceux dont le sang coulait dans ses veines, les forgerons, les porteurs d'enclume, tous les maîtres du fer et du feu. Quand il rouvrait les yeux, leurs grandes ombres étaient là, dansant sur les murs, tout autour de lui, dans la lueur dorée de la bougie. Alors, il se lançait dans le premier exercice : pousser la charge trente fois vers le haut, en trois séries de dix. À partir de

la deuxième série, une douce chaleur envahissait ses bras et ses épaules. Au milieu de la troisième, cette chaleur gagnait son corps entier et soudain il était heureux, heureux de sentir ses muscles s'éveiller un à un, heureux d'être là, suant et soufflant au milieu des siens, qui l'encourageaient, le soutenaient, scandaient sourdement son prénom.

Il progressa étonnamment en deux mois. Réussit d'abord, un beau matin de marché, à porter jusqu'à l'étal, dehors, une des redoutables caisses de boulons. Parvint aussi, quelques jours plus tard, à soulever, et tenir serrée contre son ventre une bonne minute, une roue de brouette en fonte avec son essieu. Donna la main, enfin, à son père, un soir de livraison tardive, pour l'aider à ranger au fond du garage un lourd abreuvoir à bestiaux. Il lui sembla en outre, vers cette date, que son apparence physique avait changé, que ses épaules s'étaient élargies, que ses bras avaient épaissi. Il attendit, un dimanche matin de la mi-juin, l'entrée de son père dans la salle de bains avant de sortir de la baignoire. Et il le fit en force, à la Gilles, mains empoignant le rebord en métal, épaules jaillissantes, position finale tenue, une dizaine de secondes, bras tendus et torse ruisse-

lant. Sans un regard pour lui, son père se dirigea vers le lavabo. Trois soupirs sonores et deux bruyants remous ne suffirent pas, quelques secondes plus tard, à lui faire poser son blaireau. Victor décida alors de frapper un grand coup.

Le premier jour des grandes vacances, il resta presque toute la journée allongé sur son lit. Au dîner, il mangea peu pour ne pas s'alourdir. Sauf une banane au dessert. Fruit qui valait, selon la rumeur, un bon bifteck. Puis il retourna dans sa chambre. Y entra comme on entre aux vestiaires avant l'épreuve. Doigts, poignets, bras, épaules et nuque relâchés. Il alluma la lampe de chevet. Puis ferma les volets. Il faisait encore jour, mais Victor ne voulait plus rien voir, plus rien entendre. Plus un coin de ciel, plus un bruit. Seulement penser à ce qu'il allait faire dans une heure environ. Il l'avait déjà fait cent fois dans sa tête. En avait rêvé même, la nuit précédente. Il se déshabilla et se mit au lit. À neuf heures, son père monta se coucher. Il l'entendit déplier son journal. À neuf heures quinze, sa mère entra dans sa chambre. Elle remonta son drap, lui déposa un baiser sur le front et éteignit sa lampe en lui souhaitant bonne nuit. Dès qu'il perçut le souffle régulier de son père à

travers la cloison, il repoussa son drap, se leva et enfila ses pantoufles, tout cela dans le noir et au ralenti. Puis ouvrit la porte de sa chambre, la referma soigneusement pour ne rien laisser paraître de son absence et, toujours au ralenti, sans bruit, avec d'infinies précautions, prit la direction du garage.

La lune l'éclairait largement comme au premier soir. Il alluma la bougie et disposa son matériel habituel, plus deux solides caisses en bois et le cylindre en fonte qu'il traîna jusqu'à la bâche. Puis, pendant dix minutes, fit un peu d'échauffement avec les marteaux et les essieux. Après avoir fait rouler le cylindre dans la largeur de la bâche, il le suréleva, en le posant, une extrémité après l'autre, sur chacune des caisses. Ensuite de quoi, il se glissa dessous, posa ses mains sur la fonte, prit une profonde inspiration, souffla lentement et longuement, referma ses mains sur le cylindre, les fit pivoter pour bien placer les poignets, décolla et reposa ses épaules, l'une après l'autre, et expulsa encore un peu d'air pour parachever la décontraction. Enfin, bouche largement ouverte, il aspira une gorgée d'air, bloqua sa respiration, et tout en même temps, serrant les dents et tendant les

muscles, poussa de toutes ses forces. Le cylindre trembla, puis décolla de quelques centimètres. Victor augmenta son effort, grimaça, serra les dents et le cylindre s'éleva lentement.

Il avait fait place nette, enlevé le cylindre et les caisses, posé sa veste de pyjama. Il tira la bouteille de gaz vers lui, la coucha précautionneusement sur la bâche et tendit l'oreille. Tout était silencieux. Il se mit en position : jambes écartées et légèrement pliées, mains agrippant la charge. Admira ses épaules rebondies, ses triceps légèrement saillants. Tout cela ajouté à la douce température de cette fin juin, il se sentit soudain merveilleusement bien. Il allait soulever cette bouteille et s'élever avec elle. Quitter l'enfer des petits pour le firmament des grands. Cesser d'être une sardine, à quelques semaines de ses douze ans. Entrer pour de bon dans la vie, à vingt-deux heures précisément. Il déplaça son pied droit de quelques centimètres vers l'extérieur, banda ses muscles et tira d'un coup sec. La bouteille ne bougea pas d'un pouce. Il tira plus fort, et encore plus fort, de plus en plus fort, cambra les reins chaque fois. Et chaque fois sans résultat. Alors, il relâcha brutalement son effort, se releva et expira profondément. Il lui fallut

une bonne minute pour revenir à une respiration normale. Puis, soudain, son corps se remit en marche tout seul, il se courba à nouveau, ses mains se repositionnèrent, ses poignets jouèrent des articulations, les muscles de ses épaules et de ses bras se tendirent, sa mâchoire se referma, ses reins se cambrèrent, et il tira de toute son énergie. Un râle sourd monta de son ventre. La bouteille quitta le sol de quelques millimètres puis retomba brutalement et roula d'une dizaine de centimètres vers l'avant. Victor voulut la retenir mais une douleur d'une violence extrême lui zébra le bas du dos. Si violente qu'il en eut le souffle coupé, se retrouva à genoux, lâcha prise et ferma les yeux.

Quand il revint à lui, il était allongé sur la bâche. Un petit halo de lumière venait lécher par instants, le flanc de la bouteille de gaz couchée tout contre lui. La bougie, sur l'établi, arrivait à son terme. Et sur les murs les grandes ombres avaient disparu.